

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Alain Besançon (séance du lundi 10 février 2003)

Gérald ANTOINE : Il est vrai, comme vous l'avez fort bien noté, que pour Claudel Dostoïevski comptait parmi les plus fortes influences qu'il ait subies. Avant qu'il n'eût dix-huit ans, ce fut Baudelaire ; à dix-huit-ans, il connut par Rimbaud « un bouleversement complet » ; après quoi, il découvrit Eschyle, Shakespeare, Dante qui l'amena à Virgile – qu'il considéra bientôt comme « le plus grand des poètes » –, et enfin Dostoïevski dont, disait-il, la profondeur n'avait été comprise d'à peu près personne. La question se pose : pourquoi Claudel appréciait-il à ce point Dostoïevski, si différent de lui ?

Vous avez cité Balzac et, de fait, Claudel joint Balzac et Dostoïevski, car il admirait chez ces deux romanciers, souvent accusés d'écrire trop facilement, un style d'une prodigieuse vitalité, mis au service d'une vision globale du monde.

Il existe aussi un lien plus étroit entre Claudel et Dostoïevski. Vous avez cité une phrase admirable de ce dernier : « Le péché est la condition de la grâce ». Or, en frontispice du *Soulier de satin* se trouve la phrase attribuée à Saint Augustin : « *Etiam peccata* ». Le péché aussi sert. Claudel et Dostoïevski ont tous deux cherché leur justification dans la même affirmation.

Il reste une petite question. Vous avez qualifié *L'Adolescent* de roman raté ; en revanche vous n'avez dit que du bien des *Frères Karamazov*. Claudel, très curieusement, exprime une opinion exactement inverse. Il écrit dans son *Journal* à propos de *L'Adolescent*, qu'il a lu sur le tard : « Quel admirable roman ! » Claudel apprécie particulièrement dans cet ouvrage l'art de la composition. Il compare en outre ses grandes échappées, qui vont jusqu'à cinquante pages, aux grands mouvements des symphonies de Beethoven. En revanche, il écrit à propos des *Frères Karamazov* : « Quel dommage ! Que de bavardage pour quelques pages admirables ! C'est un roman de décadence. La fatigue est très sensible ». Comment expliquez-vous la différence d'appréciation entre Claudel et vous-même ?

*
* *

Pierre CHAUNU : Je cite volontiers cette phrase de vous : « L'Évangile sans la Torah, ça ne tient pas debout ». Le Christ n'exprimait pas autre chose quand il disait : « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir ». C'est clair, l'Évangile ne peut se comprendre qu'à condition qu'il y ait la loi au départ. Il n'est pas besoin de préciser que le Christ du Christ n'a pas grand chose à voir avec le Christ de Dostoïevski. Deux exégèses présentées à l'appui : celle de la « Femme adultère » et celle de la « Samaritaine ».

*
* *

Thierry de MONTBRIAL : Ma question est sans doute une question impossible. Elle concerne l'essence du génie. Vous avez prononcé une phrase qui m'a beaucoup frappé : « Il échappe à la dimension où je l'ai enfermé ». Le mot démesure me semble s'appliquer assez bien à Dostoïevski. La folie est-elle également proche ou l'un des constituants du génie ?

Stefan Zweig a choisi pour l'une de ses nombreuses trilogies trois romanciers : Balzac, Dickens et Dostoïevski. Dans son avant-propos, il justifie son choix en expliquant qu'un grand romancier n'est pas, à ses yeux, un auteur qui a écrit un ou deux grands romans, mais quelqu'un qui a constitué un univers complet. Aussi ne range-t-il pas Flaubert, par exemple, parmi les grands romanciers.

Quand on se penche sur les idées politiques de Dostoïevski, on ne peut que constater qu'elles n'avaient rien d'extraordinaire et, même, qu'elles étaient plutôt simplistes. Si nous pensons à Verlaine, autre immense auteur, force est de constater qu'il était, sur certains plans, un personnage assez médiocre.

Ne pourrait-on pas, au vu de ces exemples, considérer que le génie est quelque chose qui vient de Dieu, qui passe à travers une âme humaine, mais qui est plus fort que le personnage qui l'exprime ?

*
* *

Alice SAUNIER-SÉÏTÉ : Bien que j'aie lu et relu avec fascination Dostoïevski, je ne comprends toujours pas sa détestation de l'étranger. Comment expliquez-vous cette haine qui traverse son œuvre ?

*
* *

Alain PLANTEY : Cette communication remarquable ne laisse pas de nous inquiéter. En effet, si l'on écarte le côté maladif du personnage, ne peut-on pas penser que Dostoïevski est représentatif de l'âme russe ? Est-ce que l'acceptation de l'inhumain, de l'horreur, voire le goût de la malédiction, que nous constatons dans ses écrits, ne serait pas un des éléments constitutifs de cette âme russe, explication de ce qui s'est produit, mais moteur aussi peut-être de ce qui va se produire ?

*
* *

Emmanuel LE ROY LADURIE : Thomas Mann lisait beaucoup Dostoïevski et Balzac.

L'anecdote de l'athée qui est préférable se trouve déjà chez Louis XIV. On lui propose de nommer un général. Il émet une réserve en disant : « Mais il est janséniste. ». On lui répond qu'en fait il est athée et Louis XIV donne alors son accord.

Est-ce Custine mériterait d'être mentionné ici ?

Et Alexandre II ?

La citation de Luther est, je crois : *pecca, pecca fortiter*, pèche, pèche hardiment !

Enfin, la Russie de Dostoïevski n'est-elle pas révolue ?

*
* *

Réponses :

A Gérald Antoine : Il existe chez Claudel une pièce entièrement dostoïevskienne, c'est *Le pain dur*, conflit entre le père méchant et le fils qui a très envie de l'assassiner.

L'amour de Claudel pour *L'adolescent* est intéressant car le thème principal de ce roman effroyablement compliqué est un conflit père-fils.

Si je n'ai pas fait grand éloge des *Frères Karamazov*, c'est parce que s'y étale le prêchi-prêcha des idées politiques et religieuses de l'auteur. Je dois même avouer que je ne suis jamais parvenu à lire les *Karamazov* jusqu'à la dernière ligne, tant le verbiage moralisateur y est indigeste.

Le talent littéraire de Dostoïevski ne tient peut-être pas seulement à la « mutation des personnages », comme dit Claudel, mais également à la sous-conversation qui s'introduit dans la conversation. Quand les personnages dialoguent, on entend en même temps un autre dialogue, phénomène qui a beaucoup intéressé les psychologues.

Etiam peccata ne signifie pas la même chose que *simul peccator et justus*. On ne peut en effet être en même temps pécheur et sauveur. On peut l'être successivement si la grâce fait son office. Ce que Dostoïevski invente, et qui n'est pas du tout augustinien, c'est une sorte de communion des pécheurs, parallèlement ou plutôt à la place de la communion des saints..

A Pierre Chaunu : Ce qui m'apparaît quelque peu dangereux dans le dostoïevskisme, comme dans le tolstoïsme du reste, c'est l'idée de l'anomie, présentée comme un monde plus beau qu'un monde réglé. Nous retrouvons là la difficulté qu'ont les Russes, aujourd'hui encore, avec le droit. Comme l'a dit très bien un écrivain russe fort sage, Vladimir Weidlé : « Les Russes préfèrent l'injustice par peur de la justice. »

Pour revenir à la formule *simul peccator et justus*, formule extrême pour Luther, mais qui constitue le cœur du dostoïevskisme, je dirai que Dieu ne peut pas regarder à la fois le bien et le mal. Il ne regarde pas le mal, et n'a d'yeux que pour le bien.

A Thierry de Montbrial : L'homme qui a véritablement fondé philosophiquement le génie, c'est Kant. Il définit le génie comme une faculté mystérieuse et particulière qui se caractérise doublement. D'une part, le génie ne sait pas ce qu'il fait ni pourquoi il le fait. D'autre part, le génie n'est pas celui qui obéit aux règles, mais celui qui donne ses règles à l'art. Le danger est qu'en donnant au génie une supériorité métaphysique sur le talent, on incite les artistes à se vouloir géniaux et à ne pas se contenter du simple talent. Il en est résulté un surmenage important pour l'art.

Vous avez évoqué la folie. Je ne pense pas que l'on puisse être à la fois fou et génial. Quand Van Gogh était fou, il n'était pas génial. Il était à l'asile et se traînait par terre ; quand il allait mieux, il peignait. En aucun cas, il ne peignait en état de folie.

Verlaine ? Que lui reprochez-vous au pauvre Lélian ? Ses deux « pierreuses », Eugénie Krantz et Philomène Boudin, qui se disputait leur vieil amant devant son grabat ? Tenons les cordons de son poêle. .

A Alice Saunier-Séité : Effectivement quand on regarde la liste des Russes qui ont voyagé à l'étranger, on constate que les voyages n'ont constitué que des occasions de se plaindre. Que ce soit Lénine, qui trouve Paris effrayant et Londres affreux ; que ce soit le grand Vladimir Soloviev, qui trouve que la Finlande est infiniment plus intéressante que l'Italie ; que ce soit les descriptions de voyage de Russes en France, toutes plus accablantes les unes que les autres. Il y a toutefois une exception : Karamzine, le seul qui dise un peu de bien de la France. Une anecdote est intéressante : invité par un gentilhomme de Montpellier au théâtre, Karamzine s'étonnait qu'un valet soit admis dans la loge de son hôte. Ce dernier lui a alors répondu qu'il avait admis son valet parce que celui-ci aimait la comédie. Stupéfaction du Russe !

A Alain Plantey : Je ne sais pas ce qu'est l'âme russe. Je crois que ce concept ressortit à la mythologie. Le recteur de l'université de Moscou déclarait récemment que la littérature russe est une littérature mythologique. L'Etat a toujours transfiguré la Russie en autre chose que ce qu'elle était. Mais la littérature russe aussi. Rappelons nous Michelet écrivant en 1840 : « La Russie est un créneau de mensonges et d'illusions. Elle nous dit aujourd'hui : Je suis le christianisme ; demain, elle nous dira : Je suis le socialisme ». Aujourd'hui, elle nous dit : Je suis la démocratie et le libéralisme.

Qui n'a pas, dans la littérature russe, donné dans la mythographie de la Russie ? Je vois deux auteurs. L'un, Saltykov-Chtchédrine, contemporain de Dostoïevski, inconnu en France, décrit véritablement la Russie comme elle est ; je recommande vivement la lecture de *l'Histoire d'une ville*. On y trouvera un joli portrait de Poutine. L'autre est Tchekhov ; il n'a pas mis à bas la mythologie de la Russie, mais son sens de l'humanité très juste l'a rendu indifférent à cette mythologie.

Il y a un auteur qui a été spécifiquement l'anti-Dostoïevski : Conrad, qui a écrit *Sous les yeux de l'Occident* dans lequel il retourne littéralement Dostoïevski comme une chaussette.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : Custine est un cas à part. Il est allé en Russie car il ne pouvait rester en France pour des questions de réputation. Il y a rencontré des amis polonais qui lui ont donné des renseignements sur la Russie. Et il a peint une Russie de Nicolas I^{er} beaucoup plus noire qu'elle ne l'était en réalité et sa description s'est appliquée, par une coïncidence étonnante, à la Russie de Lénine et Staline.

*
* *